

INTRODUCTION: TRADUCTION HUMAINE, TRADUCTION MACHINE ET QUALITÉ

Marco A. FIOLA
Université Ryerson, Toronto

Quiconque entretient quelque rapport que ce soit avec la traduction –qu’il s’agisse de la traduction-opération (*translating*) ou des traductions-résultats (*translations*)– est à même d’en mesurer la qualité. En effet, nul n’est besoin d’être expert pour apprécier, du moins en partie, la valeur d’un objet ou d’un processus. Sans être œnologue, j’aime à prendre un verre de vin à l’occasion. Certains vins me plaisent, d’autres moins: mes préférences personnelles priment sur mes connaissances en la matière, car mes connaissances ne me permettent pas de me former une opinion d’expert. Les critères à partir desquels j’évalue la qualité d’un vin sont subjectifs et propres à mon statut de consommateur occasionnel. D’aucune manière mon opinion ne peut se comparer aux connaissances techniques du sommelier, du restaurateur ou encore du grossiste en vin ou du viticulteur, mais cela ne signifie pas pour autant que cette opinion soit sans aucune valeur. Elle a de la valeur pour moi, car il me suffit amplement de savoir que le vin soit agréable; en revanche, pour le spécialiste, la qualité d’un bon vin se mesure notamment en fonction de sa texture, de sa structure et

de son équilibre. Son opinion, mieux informée, en fait un évaluateur plus exigeant et plus complet.

Or, on peut se demander s'il n'en pas de la traduction comme du vin. On évalue la qualité des traductions à partir de leur qualité stylistique, voire linguistique. Toutefois, pourquoi ces critères devraient-ils primer dans l'évaluation de la qualité de toute traduction? En effet, faut-il juger de la qualité d'une grande œuvre littéraire à l'aune de sa popularité auprès des lecteurs? Ou encore faut-il évaluer la traduction d'un bulletin météorologique à l'aune de sa pérennité? Poser la question, c'est déjà y répondre en partie, car si l'on s'entend pour dire qu'il existe de bonnes et de mauvaises traductions, ce qui ne fait pas toujours l'unanimité, ce sont les critères permettant d'en arriver à pareil constat. Autrement dit, traducteurs et traductologues parlent beaucoup de qualité sans pour autant parler de la même chose. C'est sans doute la raison pour laquelle les débats sur la qualité en traduction n'aboutissent à aucun résultat concret.

Si la question de la qualité en traduction m'intéresse, c'est que j'ai à cœur la formation des traducteurs et que c'est à partir d'une définition exhaustive de la qualité des traductions qu'il devient par la suite possible d'en définir les facteurs que l'on peut énoncer en objectifs pédagogiques. Par ailleurs, la qualité en traduction m'intéresse également parce que la technologie est vraisemblablement appelée à jouer un rôle croissant dans la traduction-opération. D'aucuns décrivent toujours la traduction-machine comme un mal contre lequel il ne faut cesser de se battre. Ici, je ne remettrai pas en cause la validité des jugements à l'égard la qualité des traductions produites par les logiciels de traduction automatique. Ce à quoi je m'oppose, c'est que l'on s'obstine à comparer la qualité des traductions automatiques à la qualité des traductions humaines *uniquement en fonction du critère de qualité linguistique*. Ces jugements n'ont de validité que si l'on convient que «qualité» ne peut rimer qu'avec «beauté». C'est faire fausse route que de ne penser à la qualité des traductions qu'en fonction de critères stylistiques. Pour reprendre l'exemple du vin cité ci-dessus, pourquoi ne pas admettre que la notion de qualité varie en fonction des intervenants –lecteur-utilisateur, fournisseur de services de traduction, client, consommateur de textes spécialisés, etc.– donc des facteurs priorités dans le processus d'évaluation?

Le lecteur-utilisateur, souvent non rompu aux subtilités des interférences linguistiques, souhaite avoir accès au contenu sémantique d'un texte qui lui est inaccessible en raison de la barrière linguistique. Pour lui, il importe moins si le style est lourd, dérivatif ou pauvre à condition que la traduction

réponde à ses besoins de communication: la traduction lui permet d'avoir accès à un contenu textuel dont il était jusqu'alors privé. S'il lui suffit d'avoir une idée générale du contenu du texte original, peu lui chaut si les allusions intertextuelles sont rendues ou non avec habileté. En revanche, le lecteur qui cherche à comprendre une culture par la voie de sa littérature appréciera une certaine transparence grâce à laquelle, à défaut d'accéder directement aux références culturelles de l'original, il pourra percevoir un tant soit peu les couleurs dont l'auteur a choisi de parer le texte source.

Certes, il est agréable de lire un texte qui coule bien. Cependant, si l'on se soucie de rendre le texte source avec fidélité, encore faut-il que celui-ci coule effectivement bien pour se soucier d'en faire tout autant dans sa traduction, car une traduction fidèle ne doit-elle pas comporter les mêmes qualités stylistiques que l'original? On peut se demander, cependant, si le souci de fidélité au style, qui est évident en traduction littéraire, doit être tout aussi prioritaire dans la traduction de ces textes dits pragmatiques, dont l'utilité est généralement immédiate et éphémère, qui servent à transmettre une information d'ordre général ou propre à un domaine et dont l'aspect esthétique n'est pas l'aspect dominant (Delisle *et al.* 1999: 81)?¹ Si la fidélité stylistique ne figure pas au premier plan dans l'évaluation de la qualité des textes pragmatiques, quels critères doit-on prendre en compte dans leur évaluation? La primauté de la qualité stylistique, voire esthétique, ne traduit-elle pas une certaine part de subjectivité de la part des traducteurs et traductologues? Les traducteurs et traductologues sont-ils seuls à pouvoir évaluer la qualité d'une traduction? Dans l'affirmative, pourquoi n'existe-t-il pas de critères de qualité universels et stables?

De nombreux critères peuvent servir à juger de la qualité d'une traduction. La liste non exhaustive qui suit montre bien qu'il est possible de prendre position sur la qualité d'une traduction à partir de plusieurs perspectives, et qu'à chacune de ces perspectives sont associés ceux et celles qui peuvent juger de ce critère de qualité. Par exemple, puisque nous l'avons déjà mentionné, citons le cas de la qualité linguistique de la traduction dont peuvent en juger ceux et celles qui maîtrisent parfaitement la langue d'arrivée. En effet, le lecteur moyen qui ne maîtrise pas parfaitement la forme écrite de la langue d'arrivée pourrait passer outre à de nombreux écarts à la norme linguistique, écarts qui rebutent le professionnel de la langue. Les facteurs qui peuvent nuire à la

¹ Delisle, J., H. Lee-Janhke et M.C. Cormier: *Terminologie de la traduction*. Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins, 1999.

production d'une traduction linguistiquement irréprochable sont nombreux, mais l'on peut mentionner la méconnaissance de la langue (fautes d'orthographe et d'accord) et de la culture d'arrivée (fautes de registre).

La qualité stylistique est sans doute une des plus subjectives qui soit, étant donné qu'elle repose sur une appréciation esthétique du texte d'arrivée. Tous sont à même d'en juger, bien qu'à partir de critères subjectifs. On peut inclure dans la qualité stylistique des facteurs tels que la clarté et la précision.

La qualité sémantique d'un texte est fonction de l'adéquation du message du texte de départ par rapport à celui du texte d'arrivée. Il est clair qu'il ne suffit pas de pouvoir lire le texte d'arrivée pour en apprécier la valeur sémantique: encore faut-il pouvoir le confronter à cette fin au texte de départ. Or, mis à part le cas des publications bilingues, il est rare que le lecteur puisse juger de la qualité sémantique de la traduction. Par ailleurs, même s'il y avait accès, ce même lecteur ne peut juger de la qualité sémantique de la traduction que s'il est capable d'accéder au contenu sémantique du texte de départ. On peut également inclure à ce critère d'évaluation de la qualité la valeur fonctionnelle de la traduction, c'est-à-dire dans quelle mesure la traduction sert auprès des lecteurs les fins auxquelles elle est destinée.

On pourrait ainsi poursuivre en ajoutant d'autres critères, comme la qualité économique (combien coûte et rapporte la traduction et, en revanche, quels seraient les coûts associés à une mauvaise traduction) et la qualité méthodologique (quels sont les critères que les formateurs de traducteurs utilisent pour juger de la qualité des traductions de leurs étudiants). Il est clair que, si ces critères sont valides pour presque tous les intervenants et toutes les traductions, certains priment selon que l'on fasse partie d'une catégorie d'intervenants en particulier.

En 2008, Bowker² se demandait si le critère de qualité linguistique devait primer dans toutes les traductions ou, autrement dit, si l'on pouvait recourir à des stratégies qui donneraient lieu à des traductions de qualité linguistique non optimale, mais qui permettraient néanmoins à l'auteur et à son lecteur de franchir la barrière linguistique. L'étude de Bowker avait révélé que le recours à la traduction machine, décrié systématiquement par les professionnels de la langue, était vu comme une stratégie fort acceptable par le lecteur

² «Official Language Minority Communities, Machine Translation, and Translator Education: Reflections on the Status Quo and Considerations for the Future». *JTR*, vol. 21, n° 2 (2008): 15-61.

moyen et qu'il valait mieux pour lui avoir accès à une traduction machine que de devoir vivre avec la barrière linguistique qui le séparait de l'auteur. On peut donc se demander d'où viendrait cette primauté de la qualité linguistique sur tout autre facteur chez les professionnels de la langue à qui l'on demande d'évaluer des traductions. Serait-ce qu'ils basent leur réflexion presque exclusivement sur le critère de qualité linguistique parce que, de tous les critères servant à jauger la qualité d'une traduction, c'est le moins subjectif et le plus facilement mesurable et démontrable?

En outre, existerait-il une hiérarchie des critères de qualité en traduction? On sait qu'en formation de traducteurs, les formateurs tendent à classer les fautes dans deux catégories générales –fautes de langue, fautes de traduction–, lesquelles peuvent découler de lacunes cognitives thématiques ou méthodologiques. Or, les premières sont généralement pénalisées moins sévèrement que les secondes, ce qui est normal, car l'absence d'une marque du pluriel ou du féminin, ou d'une consonne double n'entraîne pas forcément incompréhension du texte. En revanche, un contresens peut se révéler lourd de conséquences.

Par ailleurs, il est rare que d'autres critères de qualité, comme la qualité économique et fonctionnelle, entrent en ligne de compte dans la formation des futurs traducteurs. En effet, même si les écoles de traduction s'efforcent de plus en plus à émuler fidèlement les conditions de travail qui attendent les étudiants à la fin de leurs études, le critère de qualité économique ne devient réalité pour le jeune traducteur qu'une fois qu'il décroche son premier emploi ou son premier mandat de traduction. C'est alors que la nécessité de travailler rapidement et à des tarifs concurrentiels entre en ligne de compte. S'ils acceptent de s'adjoindre l'aide d'outils hautement performants, ils voient pourtant d'un très mauvais œil les avancées de la traduction automatique, craignant d'être supplantés par la machine à traduire. Ces traducteurs ont donc pour réflexe d'en décrier la qualité linguistique, stylistique ou, parfois, fonctionnelle, ce qui fait que c'est encore malheureusement avec beaucoup de méfiance que l'on considère l'apport de la traduction automatique.

Les outils de traductique et les logiciels de traduction automatique sont certes perfectibles, mais ils sont là pour rester et leur apport à la pratique de la traduction est non négligeable. En effet, que ce soit parce que les premiers permettent d'assurer un haut degré de cohérence terminologique et phraséologique, en plus d'épargner à l'utilisateur des heures passées à exécuter des tâches répétitives et, parfois, rébarbatives, et que les seconds permettent au non-tra-

ducteur d'accéder rapidement à des contenus textuels à très peu de frais, les avantages de ces outils ne sont plus à démontrer. Le problème sur lequel il vaudrait la peine de se pencher consiste à définir les paramètres d'utilisation de la traductique et de la traduction automatique, et ce, en vue de circonscrire clairement le fief de la traduction humaine. On sait que le but ultime de la traduction consiste à faire comprendre ce qui ne l'est pas en raison de la barrière linguistique et culturelle. Or, le moment est peut-être venu de déterminer ce que la machine peut bien faire, voire ce qu'elle peut faire mieux que le traducteur humain, de manière à bien cerner la nature des contenus textuels qui ne peuvent être traduits que par ce dernier. Et à ce chapitre, ce n'est non plus la qualité linguistique qui prime, mais bien la question de l'utilisabilité et de la compréhensibilité des traductions qui figurent en priorité. Car, elle est bien inutile la belle traduction qui arrive en retard, ou que le destinataire ne parvient à comprendre. En effet, comme l'écrivait Albert Bensoussan:³ «Le traducteur ne doit pas succomber à l'appel des sirènes: il ne doit pas faire beau; il doit faire juste.»

³ *Confessions d'un traître*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 1995. 29.

INTRODUCCIÓN: TRADUCCIÓN HUMANA, TRADUCCIÓN AUTOMÁTICA Y CALIDAD

Marco A. FIOLA
Université Ryerson, Toronto
mfiola@llc.ryerson.ca

Cualquier persona que mantenga vínculos con la traducción, entendida como proceso (*translating*) o como resultado (*translations*) puede medir la calidad. De hecho, no es necesario ser experto para darse cuenta, al menos parcialmente, del valor de un objeto o de un proceso. Sin ser enólogo, me gusta tomar una copa de vino de vez en cuando y noto que algunos caldos me gustan más que otros, mis preferencias personales priman sobre los conocimientos en esta área, puesto que no son lo suficientemente amplios como para alcanzar la opinión de un experto. Los criterios con los que evalué la calidad de un vino son subjetivos y propios de mi estatus de consumidor ocasional, por lo que no pueden compararse con el conocimiento técnico de un sumiller, de un restaurador o incluso de un mayorista vinícola o de un viticultor. No obstante, esto no significa que mi opinión no tenga valor. Tiene valor para mí, puesto que es suficiente para saber que el vino es agradable. Sin embargo, para el especialista, la calidad de un buen vino se mide sobre todo por la textura, la estructura y el

equilibrio. Su opinión, más amplia, le convierte en un evaluador más exigente y más completo.

Ahora bien, podemos preguntarnos si con la traducción ocurre lo mismo que con el vino. Evaluamos la calidad de las traducciones basándonos en la calidad estilística e incluso lingüística. Sin embargo, ¿por qué estos criterios tendrían que predominar en la evaluación de la calidad de cualquier traducción? Entonces, ¿habría que evaluar la calidad de una gran obra literaria en función de su popularidad entre los lectores?, ¿o habría que evaluar la traducción de un pronóstico meteorológico en función de su perennidad? Hacerse esta pregunta significa ofrecer una respuesta parcial, puesto que si estamos de acuerdo en afirmar que existen buenas y malas traducciones, aunque no sea de forma unánime, para llegar a tal constatación nos fundamentamos en una serie de criterios. Dicho de otra manera, traductores y traductólogos hablan mucho de la calidad sin referirse al mismo concepto, razón por la que los debates sobre la calidad en traducción no llegan a ningún resultado concreto.

La cuestión de la calidad en traducción me interesa porque me implico en la formación de traductores y porque a partir de una definición exhaustiva de la calidad de las traducciones es posible, en consecuencia, definir los factores que podemos enunciar como objetivos pedagógicos. Por otro lado, la calidad en traducción también me importa puesto que la tecnología aparentemente está llamada a jugar un papel cada vez más relevante en la traducción como proceso. La traducción automática siempre se describe como un mal contra el que no hay que cesar de luchar. En este punto, no entro a valorar las opiniones relativas a la calidad de las traducciones producidas por los programas de traducción automática, pero me opongo a que nos obstinemos en comparar la calidad de las traducciones automáticas con la de las traducciones humanas solamente *tomando como referencia el criterio de calidad lingüística*. Estas valoraciones solamente son válidas si reconocemos que «calidad» únicamente puede rimar con «belleza». Estaríamos cometiendo una equivocación si pensásemos en la calidad de las traducciones teniendo en cuenta únicamente los criterios estilísticos. Retomando el ejemplo del vino citado previamente, ¿por qué no admitir que el concepto de calidad varía en función de los participantes: lector-usuario, proveedor de servicios de traducción, cliente, consumidor de textos especializados, etc.; es decir, en función de los factores que priman en el proceso de evaluación?

El lector-usuario, al que generalmente la perspicacia de las interferencias lingüísticas no le ha seducido, pretende acceder al contenido semántico de

un texto que le es inaccesible por la barrera lingüística. Le importa poco si el estilo es pesado, descuidado o pobre, siempre y cuando la traducción responda a las necesidades comunicativas, puesto que le ofrece acceso a un contenido textual que previamente le estaba denegado. Le basta con tener una idea general del contenido del texto original, poco importa que las alusiones intertextuales se hayan reflejado o no con la adecuada habilidad. En cambio, el lector que busca comprender una cultura a través de su literatura apreciará una cierta transparencia gracias a la cual, a falta de acceder directamente a las referencias culturales del original, podrá percibir en mayor o menor grado los matices que el autor ha escogido para adornar el texto origen.

Está claro que es agradable leer un texto caracterizado por un buen transcurrir. Sin embargo, si la preocupación es que la traducción sea una imagen fidedigna del texto origen, ¿es relevante un buen transcurrir en la traducción, teniendo en cuenta que una traducción fidedigna debería estar dotada de las mismas características estilísticas que el texto original? Sin embargo, podemos cuestionarnos si la preocupación de la fidelidad en el estilo, que es evidente en traducción literaria, también tiene que ser una prioridad en la traducción de textos denominados pragmáticos, de utilidad generalmente inmediata y efímera, que tienen por función transmitir una información de orden general o propia de un área y cuyos rasgos estéticos no son dominantes (Delisle *et al.* 1999: 81).⁴ Si la fidelidad estilística no figura en un primer plano en la evaluación de la calidad de los textos pragmáticos, ¿qué criterios hay que tener en cuenta para su evaluación? La preeminencia de la calidad estilística, incluso estética, ¿no se traduce en una parte de subjetividad por parte de los traductores y de los traductólogos? En caso afirmativo, ¿por qué no existen criterios de calidad que sean universales y estables?

Numerosos criterios pueden servir para evaluar la calidad de una traducción. La lista no exhaustiva que se muestra a continuación ilustra de buen grado que es posible posicionarse respecto de la calidad de una traducción según diversas perspectivas y a cada una de ellas se asocian los sujetos que pueden evaluar dicho criterio. Por ejemplo, puesto que ya lo hemos mencionado, citemos el caso de la calidad lingüística de la traducción que pueden evaluar los sujetos que dominan a la perfección la lengua de llegada. Obviamente el lector medio que no domina a la perfección la forma escrita de la lengua de llegada

⁴ Delisle, J., H. Lee-Janhke y M. C. Cormier: *Terminologie de la traduction*. Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins, 1999.

podría pasar por alto numerosos desvíos de la norma lingüística, desvíos que repele el profesional de la lengua. Son muchos los factores que pueden molestar en la producción de una traducción lingüísticamente intachable, entre otros podríamos mencionar el desconocimiento de la lengua (faltas de ortografía y de concordancia) y de la cultura de llegada (errores de registro).

La calidad estilística es, sin duda, una de las más subjetivas, puesto que se basa en una apreciación estética del texto de llegada. Cualquiera puede evaluarla, aunque basándose en criterios subjetivos. Dentro de la calidad estilística se pueden incluir parámetros como la claridad y la precisión.

La calidad semántica de un texto depende de la adecuación del mensaje del texto de partida en relación al mismo en el texto de llegada. Está claro que no basta con poder leer el texto de llegada para apreciar el valor semántico, sino que es necesario cotejarlo con el texto de partida. Ahora bien, dejando de lado el caso de las publicaciones bilingües, es raro que el lector pueda evaluar la calidad semántica de la traducción. Por otro lado, incluso si tuviese acceso al original, dicho lector solamente podría evaluar la calidad semántica de la traducción si fuera capaz de comprender el contenido semántico del texto de partida. Igualmente el valor funcional de la traducción se puede incluir dentro de este criterio de evaluación de la calidad, es decir, en qué medida para los lectores la traducción cumple con el fin al que se destina.

De este modo podríamos seguir añadiendo otros criterios, tales como la calidad económica: cuánto cuesta y reporta la traducción o, por el contrario, cuáles serían los costes asociados a una mala traducción; y la calidad metodológica, es decir, qué criterios utilizan los profesores de traducción para evaluar la calidad de las traducciones realizadas por sus estudiantes. Está claro que si estos criterios son válidos para casi todos los participantes y para casi todas las traducciones, algunos priman según la categoría a la que pertenezcan los participantes.

En 2008, Bowker⁵ se preguntaba si el criterio de calidad lingüística debía prevalecer en todas las traducciones o si, dicho de otra forma, se podía recurrir a estrategias que dieran lugar a traducciones en la que la calidad lingüística no fuera óptima pero que permitieran al autor y a su lector superar la barrera lingüística. El estudio de Bowker reveló que recurrir a la traducción automática, desprestigiada por los profesionales de la lengua, era considerada

⁵ «Official Language Minority Communities, Machine Translation, and Translator Education: Reflections on the Status Quo and Considerations for the Future». *TTR*, vol. 21, n° 2 (2008): 15-61.

por el lector medio como una estrategia bastante aceptable, puesto que prefería tener acceso a una traducción automática que tener que convivir con la barrera lingüística que le separaba del autor. Por tanto, podemos preguntarnos de dónde procede la preeminencia de la calidad lingüística ante cualquier otro factor para los profesionales de la lengua, a quienes pedimos evaluar las traducciones. ¿Será porque fundamentan su reflexión casi exclusivamente en el criterio de calidad lingüística, dado que de la totalidad de los criterios que sirven para evaluar la calidad de una traducción, éste se caracteriza por ser el menos subjetivo y el más fácil de medir y demostrar?

Asimismo, ¿existe una jerarquía de criterios de calidad en traducción? Es conocido por todos, que, en la formación de los estudiantes de traducción, los docentes tienden a clasificar los errores en dos categorías generales: lingüísticos y de traducción, que pueden derivarse de lagunas cognitivas temáticas o metodológicas. Ahora bien, por lo general los primeros suelen penalizarse con menor dureza que los segundos, lo que es normal, dado que la ausencia de una marca de femenino o de plural, o de una doble consonante no implica obligatoriamente la incompreensión del texto. Sin embargo, un contrasentido puede tener graves consecuencias.

Por lo demás, otros criterios como la calidad económica y funcional no suelen tenerse en cuenta en la formación de los futuros traductores. De hecho, incluso si las facultades de traducción se esfuerzan cada vez más en emular fielmente las condiciones de trabajo que les esperan a los estudiantes al finalizar sus estudios, el criterio de calidad económica únicamente es una realidad para el joven traductor una vez que consigue su primer empleo o su primer proyecto de traducción. Es entonces cuando considera necesario trabajar con rapidez y con tarifas competitivas. Aunque acepta asistirse de herramientas con muy buenas prestaciones, sin embargo, ve con malos ojos los avances de la traducción automática, puesto que teme verse suplantado por esta. En consecuencia, los traductores tienen como acto reflejo describir la calidad lingüística, estilística o, incluso, funcional, lo que desgraciadamente le lleva a desconfiar de las aportaciones de la traducción automática.

Las herramientas de traducción asistida por ordenador y los programas de traducción automática pueden perfeccionarse, pero han llegado para quedarse y no puede negarse su contribución durante el proceso de traducción. En efecto, quizá porque los primeros permiten asegurar un alto grado de coherencia terminológica y fraseológica, además de ahorrar tiempo a los usuarios en tareas repetitivas e, incluso, ingratas, y los segundos posibilitan a los que no son

traductores acceder rápidamente a contenidos textuales por poco dinero, huelga demostrar las ventajas de estos recursos. El problema que subyace se corresponde con ofrecer una definición de los parámetros de utilización de la traducción asistida y de la traducción automática, con vistas a circunscribir con precisión el feudo de la traducción humana. Por todos es sabido que el fin último de la traducción pretende dar a conocer lo que antes no era posible debido a las barreras lingüísticas y culturales. Ahora bien, quizá haya llegado el momento de determinar lo que la máquina puede hacer bien, incluso lo que hace mejor que el traductor humano, de manera que se pueda distinguir bien la naturaleza del contenido textual que únicamente este último puede traducir. En este debate no es la calidad lingüística lo que predomina, sino que se convierten en prioritarias la usabilidad y la comprensión de las traducciones, puesto que no tiene sentido una traducción que llega tarde o que es incomprensible para el usuario. Efectivamente, tal y como señalaba Albert Bensoussan:⁶ «*Le traducteur ne doit pas succomber à l'appel des sirènes: il ne doit pas faire beau; il doit faire juste*».⁷

Traducido por M^a Teresa ORTEGO ANTÓN

Universidad de Valladolid

⁶ *Confessions d'un traître*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 1995. 29.

⁷ NdT: El traductor no debe sucumbir al canto de las sirenas: no tiene que adornar, tiene que ser riguroso.